

Marc Pautrel

Polaire

roman

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

LE MÉTIER DE DORMIR, Confluences, 2005.

JE SUIS UNE SURPRISE, Atelier In8, 2009.

L'HOMME PACIFIQUE, Gallimard, 2009.

UN VOYAGE HUMAIN, Gallimard, 2011.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

MARC PAUTREL

POLAIRE

roman

nrf

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de ce livre, d'une résidence d'écriture à la Villa Marguerite Yourcenar et d'une bourse du Conseil général du Nord.

© *Éditions Gallimard*, 2013.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer.

BLAISE PASCAL

C'est un hiver aux allures de printemps, le ciel est magnifique, j'ai marché sans but dans la nature plusieurs heures et j'ai atteint un petit promontoire qui surplombe la vallée. Des promeneurs sont là, ils discutent, piqueniquent, rient, c'est toute une famille, j'ai l'impression de les connaître, je regarde mieux, je m'approche. Oui, je reconnais la mère de la femme que j'aime, et derrière il y a son père, et sa sœur avec ses deux enfants qui sont un peu en retrait, ils me sourient tous, je leur dis bonjour. Nous parlons, ils m'invitent à partager leur pique-nique. Je brûle de leur demander si elle est là avec eux, mais je n'ose pas. Un instant passe, puis je vois une ombre sortir de derrière un rocher,

et c'est elle, je crois qu'elle m'a aperçu, elle fait quelques mouvements de danse, elle semble très heureuse, elle rit, elle dit : Je suis vivante. Elle joue, elle me lance : Bonjour, cher prince.

Je viens plus près, je parle un peu avec elle, elle me raconte que sa vie a changé, qu'elle a rencontré un nouvel amant. Le soleil décline lentement dans le ciel, ses parents, sa sœur et ses neveux sont maintenant repartis. Je suis assis sur un banc de pierre, je la regarde. Elle s'éloigne lentement de moi à reculons, en sautillant, me sourit, puis fait volte-face, me tourne le dos et s'immobilise devant le petit muret face à la vallée. Alors elle s'étire, les bras vers le ciel, les paumes ouvertes comme si elle voulait repousser les planètes, puis elle se dresse sur la pointe des pieds. Je la vois qui monte sur le muret, ouvre ses bras comme pour embrasser l'éther, puis en un geste de prière les réunit à nouveau au-dessus de sa tête. Elle admire la vallée. Elle sait que plus bas, sous nous, se trouvent les grottes

qu'habitaient les premiers *Homo sapiens*, il y a dix-sept mille ans.

Je ferme les yeux, je souris, je suis heureux d'être seul avec elle, même si je sais qu'elle en aime dorénavant un autre. L'autre est absent, moi je suis là, c'est moi qui suis avec elle, ces secondes-ci sont à moi, pas à lui.

Elle se tient toujours sur le muret et me tourne le dos. Elle me dit : Je vole, et elle imite le geste du plongeur, et soudain je la vois qui s'élance, je vois son corps qui se tient une seconde entière à l'horizontale dans les airs, puis qui disparaît dans la vallée. Je hurle.

Je crie, je crie, je pleure, je tombe sur le sol, je voudrais enfoncez mon visage dans le roc, me briser les os sur la pierre, je m'agrippe au banc de pierre, je le serre de toutes mes forces, je crie toujours, la douleur dure longtemps, des minutes, des heures, et rien n'arrive, rien ne vient l'interrompre, rien ne vient me soulager, je hurle le plus fort que je peux et sans m'arrêter, jusqu'à ce que ma gorge ait épuisé tous ses sons, je râle, je gémiss, je ne veux plus lâcher le banc, j'ai les mains en

sang, je distingue ses parents, les pompiers, je sens qu'on met une couverture sur moi, qu'on m'emporte, je n'arrête plus de pleurer, je me vide, et enfin j'ouvre les yeux dans mon lit. Le cauchemar est fini mais la souffrance reste là.

Voici tout ce dont je me souviens. La dernière semaine d'août, un midi elle m'appelle. Elle est surexcitée, elle me dit qu'elle vient de comprendre beaucoup de choses sur le monde, qu'elle a besoin de mon avis, elle veut absolument me faire lire un texte qu'elle vient d'écrire. Je lui dis : D'accord, voyons-nous cet après-midi si tu veux. Elle me répond : Inutile, je vais te le lire maintenant, j'ai compris que je ne suis plus malade, je suis guérie, tous les psys se trompaient, je vais merveilleusement bien, je suis pure comme l'eau, je viens de le réaliser, ça me sauve, donc je leur ai écrit, écoute.

Elle me lit alors une lettre à son psychiatre, dont les premières phrases décrivant sa libé-

ration spirituelle sont magnifiques, mais qui ensuite devient de plus en plus obscure et répétitive. La lecture dure. J'entends une voix derrière elle, quelqu'un qui lui dit d'arrêter, de me laisser tranquille. Je lui demande avec qui elle est, elle me répond qu'elle se trouve chez sa sœur. Elle m'appelle donc pour avoir mon avis sur son texte et savoir ce que je pense de son idée, se rendre à Radio France pour lire ce texte à l'antenne et crier au monde qu'elle est guérie, pour que les médecins le sachent, pour qu'ils l'entendent à la radio : elle est libre désormais, libre et heureuse, elle avait rendez-vous cet après-midi chez son psy mais elle ne va pas y aller, elle n'en a plus besoin.

Je la dissuade, je lui dis que le texte est bien mais qu'il a encore besoin de retouches, qu'on peut en reparler tous les deux plus tard si elle veut. Je lui dis d'aller au rendez-vous quand même, elle voit son psychiatre, elle lui dit qu'elle est guérie, ils en discutent, et tout se passe bien. Elle semble d'accord, elle dit qu'elle va faire ça, qu'elle ne va pas

aller parler à la radio, elle est enthousiaste, je l'embrasse, elle m'embrasse, je raccroche. Je tombe de tout mon poids sur ma chaise et je pleure.

Je n'ai jamais voulu croire qu'elle était dérangée, et chaque fois que la réalité a tenté de me le prouver, je ne me suis pas laissé faire, je me suis débattu, j'ai bataillé, j'ai tout fait pour résister et retourner les choses.

La première fois qu'en ma présence elle agit bizarrement, de manière presque imperceptible, c'est quelques semaines après que nous avons commencé à nous voir régulièrement. Ce jour-là, il pleut à torrents et nous nous sommes réfugiés dans un bar du quartier. Elle est éblouissante, décoiffée, cheveux mouillés, regard bleu lumineux, la discussion que nous avons est merveilleuse, nous nous apprivoisons, nous rions, toutes les divinités nous écoutent. Elle me raconte ses

années passées à Barcelone et à Londres. Lors d'un précédent rendez-vous, elle m'avait expliqué que c'était à son retour en France qu'elle avait un peu débloqué, notamment une fois elle était montée sur un toit avec l'intention de se lancer dans le vide, persuadée qu'elle savait dorénavant voler. Je m'étais dit en l'entendant : ce n'est rien, péchés de jeunesse, solitude des grandes villes, fragilité des êtres.

À l'intérieur de ce bar, ce jour-là, elle me parle de l'Espagne et moi je lui parle de ma vie actuelle, beaucoup de travail et très peu de salaire. Elle m'écoute attentivement puis elle me lance : Tu n'as plus à t'inquiéter maintenant, tes soucis sont finis, car tu m'as rencontrée. Elle continue : Je porte bonheur à tous ceux que j'approche, tu verras, dans quelques semaines, il va t'arriver des choses extraordinaires, j'ai un don. Moi, je bois ses paroles, je suis subjugué, emporté.

Nous continuons de parler sur le même ton, surprises et confessions. Mais à un moment, alors que je commence une longue réponse

à la question qu'elle vient de me poser, elle tourne soudain la tête vers la gauche et dit qu'elle a envie d'aller acheter un livre dans la librairie à côté. Elle se lève aussitôt et me demande si je viens.

Il n'y a aucun rapport entre ce qui a précédé et ses nouveaux gestes et paroles. Je ressens le glissement, comme une page que l'on déchire et qui sectionne les phrases du livre en plein milieu. Je paie les consommations et je la suis qui sort déjà du bar. Une fois entrée dans la librairie mitoyenne, elle ne parle plus du tout, elle erre entre les livres, son regard se perd sur le dos des volumes et sur les pages de texte sans chercher à en comprendre le sens.

Je ne parviens pas à relancer la conversation et elle finit par me dire avec une moue d'excuse qu'elle est fatiguée, qu'elle rentre chez elle manger du chocolat. Je reste là tout seul, sidéré au milieu de milliers de livres que je ne vois plus.

En début de soirée, je lui envoie un message pour lui proposer de nous voir le lendemain, en réalité pour savoir si elle va mieux depuis son appel du midi. Elle répond par cinq mots : « En fait je suis restée. » Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire, puis je réalise. Le psychiatre lui avait donné rendez-vous dans son cabinet à l'hôpital : ils l'ont gardée.

Je lui demande des précisions, elle me dit que tout va bien, qu'elle est très heureuse à présent, elle me donne son numéro de chambre et ajoute : Arrête de t'angoisser, ce n'est pas grave, j'ai l'habitude.

Je dors très mal, je l'imagine dans sa chambre d'hôpital, toute seule et désespérée.

Au matin, vers sept heures trente, alors que je déjeune, mon téléphone sonne, c'est sa voix : Je me suis échappée, il faut que tu viennes me chercher, je n'ai pas d'argent sur moi, je ne peux même pas payer mon café, je suis dans un bar des boulevards.

J'essaie d'avoir plus de détails, puis c'est moi qui lui dis de ne pas s'inquiéter, que j'arrive.

*Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 3 décembre 2012.
Dépôt légal : décembre 2012.
Numéro d'imprimeur : 83334.*

ISBN 978-2-07-013780-0/Imprimé en France.

242883



Polaire

Marc Pautrel

Cette édition électronique du livre
Polaire de Marc Pautrel
a été réalisée le 27 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137800 - Numéro d'édition : 242883).

Code Sodis : N52685 - ISBN : 9782072470875

Numéro d'édition : 242885.